

Arnaldur INDRIDASON

LES LENDEMAINS
QUI CHANTENT

*Traduit de l'islandais
par Éric Boury*

Éditions Métailié
20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris
www.editions-metailie.com
2025

Le moteur de la Lada s'étouffa et cala une fois de plus, ils la poussèrent jusqu'au bout de la jetée où était amarré le chalutier russe. Le véhicule n'avait pas passé le contrôle technique, il aurait été trop coûteux de le faire réparer étant donné son grand âge et son mauvais état, ils avaient donc signalé à l'administration qu'ils le retiraient de la circulation et avaient rendu la carte grise quelques mois plus tôt. Ils l'avaient cependant pris en douce sans ses plaques d'immatriculation pour cet ultime trajet. La voiture avait passé un long moment garée au pied de leur immeuble, sa peinture jaune moutarde avait perdu son éclat, la carrosserie était parsemée de taches de rouille qui avaient fini par percer le plancher côté passager.

Le mari et sa femme se démenaient pour faire franchir les derniers mètres à leur vieux tacot. Enfin, ils s'arrêtèrent au pied de la passerelle d'embarquement où ils reprirent leur souffle. Il faisait nuit, la silhouette du chalutier les surplombait, le navire aux moteurs vrombissant semblait s'apprêter à lever l'ancre. Ses feux éclairaient le couple, deux matelots se penchèrent par-dessus le bastingage et leur crièrent en russe des mots dont le sens leur échappa. Peut-être leur demandaient-ils de déguerpir.

N'ayant aucune idée de la manière dont ce type de transactions se déroulaient et constatant que personne ne venait les accueillir, ils montèrent sur la passerelle d'embarquement, les deux matelots russes apparurent à nouveau, leur barrèrent la route et leur firent signe de s'en aller. L'homme et la femme se contentèrent de sourire et d'expliquer ce qui les amenait dans leur anglais rudimentaire en désignant la Lada garée sur la jetée.

Sans manifester le moindre intérêt pour le véhicule, les Russes leur firent à nouveau signe de partir, de manière plus résolue.

Les vrombissements du moteur du chalutier gagnèrent en puissance. L'homme et la femme arrivaient trop tard. Les Russes s'apprêtaient à lever l'ancre.

– *Selling car, very cheap*, vendre voiture, pas cher! cria la femme debout sur la passerelle.

– *You can have it*, c'est pour vous, ajouta l'homme.

– Non, non, *go away, no car*, partez, pas de voiture! lança un des matelots russes.

– *Go, go away*, allez-vous-en! cria son compagnon d'équipage.

Découragés, le mari et sa femme échangèrent un regard. Ils avaient pourtant lu dans les journaux qu'un grand nombre de propriétaires de Lada se rendaient sur le port pour vendre leurs voitures aux Russes. Voire que ces derniers arpentaient la ville en quête de vieilles Lada en bout de course pour les acheter. Ils avaient entendu dire que certains de ces marins possédaient une Lada chez eux, qu'ils récupéraient les pièces détachées qui pouvaient leur servir sur les voitures islandaises avant de jeter leurs carcasses quelque part en pleine mer, pendant leur trajet vers le pays des lendemains qui chantent. D'autres offraient à ces voitures une seconde vie et les faisaient presque aussitôt circuler sur les routes derrière le Rideau de fer comme si elles n'avaient jamais été des épaves rouillées et inutilisables.

Le couple distingua sur le chalutier la présence d'une autre Lada, en grande partie dissimulée sous une épaisse bâche de toile marine. Ils apercevaient seulement l'arrière du véhicule, mais remarquèrent qu'il était bleu. Un peu plus loin sur le pont supérieur, des Russes semblaient se disputer violemment, puis ils disparurent sur les ponts inférieurs. La femme donna un coup de coude à son mari à qui la querelle échappait.

– Bon sang, on dirait qu'ils ne veulent pas d'une autre Lada, s'agaça-t-il en reculant sur la passerelle.

La femme fit la moue et vit l'un des Russes se hâter de recouvrir entièrement le véhicule du pont supérieur.

– On fait quoi? demanda-t-elle.

– Le mieux serait de s'en aller, tu ne crois pas?

– En laissant la voiture sur la jetée?

Apparut alors sur le pont un homme qui semblait être le commandant du bateau. Furieux, il leur hurla des jurons et les chassa à grand bruit vers le bas de la passerelle. Puis il s'en prit aux deux matelots qui avaient empêché le couple islandais de monter à bord et les réprimanda vertement. Ces derniers essayèrent de plaider leur cause, mais le commandant, redoublant de fureur, déversa sur eux un flot d'imprécations avant de les renvoyer dans leurs cabines.

Le navire semblait prêt à partir. Le commandant courut vers la passerelle d'embarquement, aboya quelques ordres, un matelot arriva aussitôt, largua les amarres et remonta la passerelle en toute hâte.

Interloqués par tout ce remue-ménage, la femme et son mari regardèrent le chalutier quitter le port, puis se dirigèrent vers l'abribus le plus proche. Ils ne pouvaient pas s'occuper de leur Lada pour l'instant. Il leur avait été assez difficile comme ça de la conduire jusqu'ici. Ne voyant pas comment ramener cette épave inutile qui refusait de démarrer, ils l'abandonnèrent sur la jetée.

C'était le début de l'hiver et les premiers flocons tombèrent pendant qu'ils attendaient l'autobus tout près de Faxi, l'ancienne conserverie de harengs.

– Pourquoi ce type gueulait comme ça? Tu penses que c'était le commandant?

– J'ai cru qu'il allait te voler dans les plumes. Il était fou de rage!

– Les Russes...

– Ils se battaient entre eux, non ? demanda-t-elle en regardant les flocons virevolter dans l'air immobile, la main tendue pour les attraper. Au loin, elle apercevait l'autobus.

– Ils se battaient ?

– C'est ce que j'ai cru voir, répondit-elle. Ils boivent comme des trous sur ces bateaux. La vodka coule à flot. J'ai eu l'impression qu'ils s'empoignaient.

– Je ne sais pas. Je n'ai rien vu.

– Il va falloir qu'on s'occupe de cette Lada.

– On verra ça demain.

– J'espère qu'elle pourra rester garée là jusqu'à l'arrivée du prochain chalutier, dit la femme en montant dans l'autobus.

– Oui, je ne suis pas sûr d'avoir envie de m'embêter avec tout ça, on devrait peut-être laisser tomber, répondit son mari, pessimiste, en regardant du côté du port. Le mieux serait sans doute de la mettre à la casse.

Il avait passé une partie de l'après-midi à descendre les pistes et était rentré à l'hôtel avant que ce soit la cohue au bar. Assis à la fenêtre devant son chocolat chaud agrémenté d'eau-de-vie autrichienne, il regardait les skieurs. Le temps était radieux et la neige excellente sur les pentes qu'il avait adoré dévaler malgré ses chutes qu'il mettait sur le compte de l'âge. Il s'était imaginé pouvoir encore skier comme un jeune homme et l'avait payé. Les lieux grouillaient de skieurs, il n'avait jamais vu ça, pourtant il venait régulièrement depuis des années dans cette station autrichienne.

Il avait passé de magnifiques journées sur les pistes, loin des soucis, jusqu'à ce coup de fil de la veille au soir. Il se demandait si la découverte de la voiture de Pétur abandonnée au cap de Seltjarnarnes et la disparition de ce dernier avaient quelque chose à voir avec leurs combines. Il s'interrogeait sur l'opportunité d'informer la police de leurs manigances et sur les conséquences. En tout cas, il avait décidé d'avancer son retour en Islande. C'était son dernier jour en Autriche.

Cette voiture l'obsédait. Il avait du mal à imaginer que Pétur ait pu abandonner son fils sans explication, surtout après les épreuves qu'ils avaient traversées. Le décès de sa femme avait beaucoup affecté le père et le fils qui s'étaient épaulés dans la douleur. Pétur affirmait qu'ils ne supportaient pas de se trouver éloignés l'un de l'autre.

Il commanda une autre boisson et, quand le serveur fut reparti, une quinquagénaire souriante s'approcha et lui demanda si elle pouvait s'asseoir à sa table. Le bar s'était rempli et il n'y avait plus de places. Il accepta

qu'elle s'installe avec lui, ils échangèrent un sourire gêné, comme le font les inconnus, et prirent la parole au même instant : il lui demanda si elle était allée sur les pistes, et elle, s'il était depuis longtemps à l'hôtel. Peu après, la discussion s'engagea, toujours en anglais. Il s'avéra qu'elle était veuve, lui ne s'était jamais marié, la vie avait passé à toute vitesse et il avait laissé filer les occasions. Haut fonctionnaire, avait-il précisé. Je viens d'Islande et je suis célibataire.

Ils devaient avoir environ dix ans de différence, à son avantage à elle. Ils discutèrent longuement, c'était très agréable, puis il s'excusa pour se rendre aux toilettes. À son retour, la dame avait disparu. Il termina sa boisson avant de monter dans sa chambre. Il craignait d'avoir trop parlé de lui et de l'avoir ennuyée. Dans l'ascenseur, il eut la sensation d'être pris de vertiges, qu'il mit sur le compte de sa chute en ski. Il décida de s'allonger dès qu'il fut entré dans sa chambre.

Le lendemain matin, quand les employés de l'hôtel vinrent faire le ménage, ils le trouvèrent mort dans son lit, victime d'une crise cardiaque.

Konrad passa en revue la salle de bowling et commanda une bière. Il regarda un moment les informations de la soirée diffusées à l'écran au-dessus du bar. Elles témoignaient comme toujours des mêmes vieilles querelles auxquelles se livraient ses compatriotes à propos de tout et de rien. Comme d'habitude, personne n'était d'accord sur les grandes et les petites affaires, on avait droit aux mêmes journalistes qui se contentaient de tenir le micro aux gens désireux de diffuser leur blabla. De grands scandales financiers ou politiques secouaient régulièrement la société depuis des mois, mais ce tonneau des Danaïdes semblait vidé pour l'instant. Konrad sourit quand le présentateur à l'élocution difficile s'emmêla les pinces en lisant une phrase presque imprononçable où il était question de chasseurs sur la lande de Skardsheidi : Des chasseurs sachant chasser sans leurs chiens chassaient sur la lande de Skardsheidi quand...

Le serveur en eut assez et changea de chaîne pour regarder le football.

Les reportages des dernières semaines concernant la découverte d'un corps sur la colline d'Öskjuhlid faisaient figure d'exception parmi toutes ces chamailleries. La poussière était en partie retombée, mais l'affaire avait fait les gros titres durant des semaines lorsqu'on avait découvert que le cadavre était celui de Skafti Timoteus Hallgrímsson, dont on pensait qu'il avait été assassiné à Reykjavik dans les années 70. La police avait arrêté un suspect à l'époque, un dénommé Natan, qui, après une longue détention provisoire et plusieurs interrogatoires à la prison de Sidumuli, avait reconnu avoir assassiné Skafti sur la presqu'île d'Örfirisey et

jeté son corps à la mer. Les premières conclusions de l'enquête concernant les restes humains découverts à Öskjuhlid indiquaient que Skafti n'avait pas forcément été assassiné, mais qu'il était peut-être mort de manière accidentelle en tombant dans une sorte d'étroite grotte aménagée durant la guerre, souvenir de la présence des troupes britanniques dans le périmètre. Quoi qu'il en soit, il semblait que les aveux de Natan lui avaient été extorqués pendant sa détention provisoire dans des conditions aussi difficiles que particulières et on s'intéressait maintenant aux méthodes de travail des policiers et du procureur de l'époque. On se demandait même s'ils n'avaient pas recouru à la violence contre le détenu et d'autres prisonniers pour leur arracher de faux aveux. Natan avait été condamné à la peine la plus lourde et incarcéré à la prison de Litla-Hraun. Pour la plupart des gens, la découverte du corps sur la colline d'Öskjuhlid était la preuve de son innocence.

L'affaire Skafti ébranlait la police et le système judiciaire. On avait ouvert au moins deux enquêtes pour découvrir comment de telles choses avaient pu se produire et la famille de l'assassin présumé, désormais décédé, exigeait qu'il soit innocenté et réclamait des compensations financières. Les médias voulaient savoir qui avait mené l'enquête à l'époque et pourquoi elle avait été autant bâclée.

Konrad vit deux anciens collègues entrer dans le bowling et s'installer devant une des pistes. Ils travaillaient depuis longtemps dans la police et Konrad savait leur retraite proche. Il aurait eu envie de leur expliquer que ce n'était pas une sinécure et de leur conseiller de rester en poste le plus longtemps possible. Que l'existence perdait de son attrait quand les journées devenaient toutes semblables.

Mais il n'était pas venu là pour dire à des policiers d'âge mûr comment mener leur vie. Il cherchait Leo

dont il savait qu'il venait souvent jouer ici avec ses collègues et avait un temps fait équipe avec eux.

Konrad s'approcha et leur demanda s'ils progressaient au bowling. Ils répondirent sans conviction à ses salutations. Lui aussi avait fait partie pendant une brève période de l'équipe de la police, il avait appris à jouer à l'époque où il traînait avec Leo à la base militaire américaine de Keflavik, Rikki y allait aussi avec eux, puis tout avait déraillé.

– Des nouvelles de Leo? demanda Konrad.

Il regardait les pistes lustrées. Il y avait peu de joueurs, ils étaient presque seuls.

– De Leo? répéta l'un des hommes. Lymphatique, il avait le visage bouffi comme s'il avait passé sa vie à manger de la viande trop grasse. Konrad fixait ses petits yeux enfoncés dans la graisse.

– Il ne répond pas à mes messages, expliqua Konrad. Je voulais le voir.

– Et ça t'étonne? demanda l'autre policier – dans le même état physique que son collègue, il avait un gros ventre et de longs bras poilus, bien utiles pour lancer la boule sur la piste.

– Qu'est-ce que tu lui veux? renchérit le bouffi.

C'est pas tes oignons, pensa Konrad. La pique avait failli lui échapper, le ton de ce flic lui déplaisait.

– Il y a longtemps que je n'ai pas de nouvelles, répondit-il simplement. Je voulais savoir comment il va.

– C'est à cause de l'affaire Skafti? demanda le gros ventre.

– Il y a du nouveau? éluda Konrad.

Les deux policiers échangèrent un regard.

– Tu enquêtais avec lui, n'est-ce pas?

– Non, répondit Konrad. Je ne me suis pas occupé de cette histoire.

– Mais vous collaboriez de manière étroite à l'époque. Vous n'étiez pas amis?

– Rapprochée, si on veut. On travaillait ensemble.
– Tu n’es pas le seul à chercher Leo, répondit le bouffi. Tu dois être le centième. Tout le monde veut le voir.

– Si ça ne te gêne pas, on est là pour jouer, lança le gros ventre en se levant pour attraper une boule et insérer ses gros doigts dans les trois trous.

Konrad les regarda tour à tour. Ces hommes auraient eu bien du mal à pratiquer de véritables sports. Le bowling n’en était pas vraiment un. On pouvait passer la journée assis sur son cul à boire de la bière et à s’empiffrer de mauvais hamburgers, et remporter la victoire. Il ne daignait même pas se moquer d’eux.

– Si vous avez des nouvelles...

– D’accord, répondit le bouffi, comme s’il était exclu que la chose se produise.

En ressortant, Konrad vit que les informations étaient de retour à l’écran suspendu au-dessus du bar, elles touchaient à leur fin. Les principaux titres s’affichaient, il vit quelques images du lac de Hafravatn où on avait découvert le corps d’un touriste étranger. La cause de la mort n’était pas précisée. Konrad avait lu un article qui en parlait sur le Net un peu plus tôt dans la journée. Des propriétaires de chalets d’été avaient trouvé le corps en se promenant au bord de l’eau dans la soirée. Un journal affirmait que rien ne laissait entendre que le décès soit d’origine criminelle. C’était la formule consacrée. Ce type de nouvelle était presque quotidien depuis que l’Islande était devenue une destination touristique prisée, ce qui multipliait la population de l’île par sept chaque année. On entendait très souvent parler aux informations de touristes qui trouvaient la mort dans des accidents sur le réseau routier islandais de piètre qualité, qui s’égarèrent et s’épuisèrent loin dans les hautes terres inhabitées, qui tombaient d’une falaise, se noyaient dans la mer ou dans les lacs, ou qu’on retrouvait morts dans

leurs chambres d'hôtel. La sécurité civile n'avait jamais eu autant de travail que depuis l'essor de l'industrie touristique.

Pour l'heure, on ignorait l'identité et la nationalité de l'homme découvert au lac de Hafravatn. C'était là encore une formule consacrée.

On ignorait aussi ce qu'il était allé faire dans cet endroit situé à l'orée de la ville.

Les jambes ankylosées, Konrad montait dans sa vieille jeep quand son téléphone sonna. C'était Marta. Elle ne lui avait pas donné de nouvelles depuis un moment. Il la savait très occupée puisqu'elle faisait partie des chefs de la Criminelle. Il avait essayé de la joindre après la découverte des restes humains sur la colline d'Öskjuhlid, mais elle avait refusé d'aborder la question. Elle avait tout fait pour l'éviter et, lorsqu'il avait insisté, elle lui avait répondu qu'il était trop impliqué dans l'affaire Skafti. Il avait eu beau protester, elle était restée inflexible et ils s'étaient quittés un peu en froid.

Elle n'était pas la seule à penser que Konrad portait une lourde part de responsabilité dans l'incarcération d'un innocent. Il avait travaillé avec Leo pendant les années 70, lorsque la Criminelle naissante essayait les plâtres, et tous deux s'étaient livrés à des pratiques peu avouables. Dernièrement, Konrad avait reçu plusieurs coups de fil de correspondants qui étaient du même avis et l'avaient insulté avant qu'il ne leur raccroche au nez. Il avait fini par débrancher son téléphone fixe. Peu de gens connaissaient son numéro de portable.

– Tu sais où est Leo ? demanda-t-il en décrochant.

– Je l'ignore, répondit Marta. Il est venu ici l'autre jour pour l'affaire Skafti, mais je ne l'ai pas revu depuis. Tu es en contact avec lui ? On va devoir l'interroger.

– Je n'arrive pas à le joindre. Qu'est-ce qu'il vous a dit ?

– Konrad, ça ne te regarde pas. Je t'appelle pour t'informer qu'aucune action ne sera entreprise concernant le meurtre de ton père, l'enquête est close. Ton témoignage, corroboré par les propos de Gustaf accusant ta mère d'avoir poignardé Seppi devant les abattoirs, est

considéré comme valide. Nous n'avons aucune raison de le mettre en doute.

– D'accord. Merci de m'avoir prévenu.

– Tu dois être soulagé.

– Oui, c'est une bonne nouvelle. Mais dis-moi, ce touriste retrouvé au lac de Hafravatn, est-ce que c'est...

– Ah, Konrad, s'agaça Marta, préférant mettre fin à leur conversation. On ne peut jamais rien te dire sans que tu te mettes à fouiner.

Au volant de sa jeep, il quitta le parking du Palais du Bowling, s'engagea sur le boulevard Sudurlandsbraut en direction du quartier de Breidholt et se gara peu après devant l'immeuble. Il pensait que c'était la bonne adresse. Il regarda le bâtiment d'un air hésitant. Il n'avait pas vu cette femme depuis très longtemps. Ils étaient amis à l'époque où la vie leur souriait. Son mari et elle étaient très proches de Konrad et de sa femme. Ils se voyaient régulièrement, faisaient des voyages ensemble, passaient des week-ends dans leur chalet d'été, allaient camper dans les bois. Tout cela avait été happé par le passage du temps.

Il trouva l'étage et la porte qu'il cherchait, et appuya sur la sonnette. Quand elle ouvrit, il remarqua aussitôt qu'elle n'avait pas beaucoup changé, ce qui ne valait manifestement pas pour lui. Elle eut besoin d'un moment pour le reconnaître.

– Konrad?... C'est toi? demanda-t-elle, étonnée, après une hésitation.

– Bonjour, Dora, j'aurais peut-être dû t'appeler avant de passer, s'excusa-t-il. Loin de moi l'idée de t'inquiéter.

– Qu'est-ce que tu fais ici?

Il ne savait pas vraiment quoi répondre. Et, de fait, qu'est-ce qu'il venait faire ici? Il le savait à peine lui-même.

– Tu viens me voir... pour... pour Leo? demanda Dora.

Konrad le lui confirma, ajoutant qu'il devait parler à son ancien collègue mais que celui-ci semblait avoir disparu de la surface du globe. Il s'était renseigné auprès de ses amis, de ses connaissances et de gens qu'il savait être régulièrement en contact avec lui, mais aucun n'avait été capable de l'aider à le trouver.

Dora l'invita à entrer et il s'installa, gêné, à la table de la salle à manger. Il ne comptait pas s'attarder. Elle s'était remariée après avoir divorcé de Leo. Son second mari était un peu plus âgé qu'elle, et Konrad avait appris sa mort par les nécrologies parues dans le journal environ deux ans plus tôt. Il avait voulu la contacter pour lui présenter ses condoléances en souvenir de leur ancienne amitié, puis les jours et les semaines avaient passé et il ne l'avait jamais fait. Dora était venue à l'enterrement d'Erna, la femme de Konrad, mais ils ne s'étaient pas revus depuis.

– Dis-moi, Konrad, comment ça va ? demanda-t-elle.

– Je n'ai pas à me plaindre. Cela dit, je m'ennuie d'être si désœuvré. J'ai appris que tu avais perdu ton mari. Toutes mes condoléances.

– Merci, tu sais, il était gravement malade, donc... J'ai vu aux informations qu'il a bien failli t'arriver la même chose. À cause de ce médecin qui s'en est pris à toi. Celui qui avait tué sa nièce et qui s'était échappé de la prison de Litla-Hraun. Comment il s'appelait, déjà ? Il a essayé de t'assassiner, non ?

– Gustaf Antonsson, il était anesthésiste. Il s'est introduit chez moi, dans le quartier d'Arbær, et m'a administré un produit. J'ai bien failli y rester.

– Mais tu as réussi à t'en tirer. Il est mort chez toi, n'est-ce pas ? Des suites de ses blessures ?

– Oui, c'était de la légitime défense, répondit Konrad, peu désireux d'entrer dans les détails. Il était... ce pauvre type était complètement détraqué.

Dora lui proposa un café qu'il refusa poliment, prétextant qu'il était pressé, et elle n'insista pas.

– Qu'est-ce que tu veux à Leo? demanda-t-elle. C'est lié à l'affaire Skafthi? J'ai reçu des appels de journalistes. Des fouille-merde mal élevés. Je ne sais pas où il se trouve. On ne s'est pratiquement pas parlé depuis des années. Tu ne penses pas qu'il fait simplement le mort en attendant que la tempête retombe?

– C'est bien possible, acquiesça Konrad.

– Tu étais de mèche avec lui? demanda subitement Dora. Pour berner Natan, ce jeune homme, et le mettre en prison?

Konrad fit non de la tête.

– J'ai assisté à quelques interrogatoires. Aucun de bien notable. On a fait des remarques sur la manière dont le suspect était traité, avec notre collègue Rikki, tu te souviens peut-être de lui?... Mais c'étaient seulement des mises en garde à Leo. On n'est pas allés plus loin. J'y ai souvent repensé depuis, je me suis demandé si nous aurions dû faire plus et le signaler à la hiérarchie...

– Et maintenant tu as la réponse?

– Hélas.

– Donc, c'est avant tout Leo qui est responsable?

– Il avait une certaine emprise sur Natan, je ne sais pas pourquoi. Il est parvenu à lui extorquer ces aveux que certains détails de l'enquête venaient confirmer. Les juges ont pris ça pour argent comptant. Et on découvre aujourd'hui que tout le procès reposait sur des mensonges.

– Oui, c'est abominable. Quand on pense à ce que ce pauvre homme a enduré alors qu'il était innocent...

– Tu aurais une idée de l'endroit où se cache Leo? demanda Konrad. Des lieux où il se rendait autrefois? Un chalet d'été qu'on aurait pu lui prêter? N'importe quoi.

– Qu'est-ce que tu comptes faire si tu le trouves?

– Lui parler. Lui parler de tout ça. De quelques détails que je veux tirer au clair entre lui et moi.

– Tu sais pourquoi j’ai fini par le quitter, reprit Dora.
Tu sais pourquoi on a divorcé.

– Disons que j’ai des soupçons.

– Tu es au courant de ce qu’il faisait ?

Konrad hésita.

– Oui, pour certaines choses, avoua-t-il à contrecœur.

– J’en ai tout bonnement eu ma claque. J’aurais dû le quitter dès son premier écart, mais il m’a fait des excuses en me promettant qu’il ne recommencerait pas. Plus tard, j’ai découvert qu’il couchait avec une autre femme en ville et j’ai compris qu’en fait il me trompait depuis des années. Je crois que tout le monde était au courant à part moi. C’est toujours comme ça, non ?

– Oui, je suppose, convint Konrad qui n’était lui-même pas tout blanc dans ce domaine.

– Leo était incroyable.

– Tu sais... tu sais si une de ses conquêtes était...
reprit Konrad après une hésitation.

– Erna ? Ta femme ? compléta Dora.

– C’est ce que Leo m’a laissé entendre, en réalité il me l’a dit on ne peut plus clairement, mais il était en colère et... j’espère qu’il m’a lancé ça seulement pour me blesser. Sans que ce soit la vérité.

– Je ne peux rien te dire à ce sujet, je ne connaissais pas l’identité de ses maîtresses, je sais juste que Leo pratiquait l’infidélité comme certains font du sport.

Le portable de Konrad sonna et il s’excusa. C’était son avocat, il devait lui répondre. Il avait été forcé de prendre conseil dans le cadre de l’enquête sur le meurtre de son père.

– Ils ont décidé de te croire, annonça l’homme de loi dès qu’il décrocha.

– Oui, j’ai appris ça.

– Mais ils disent que cela viendrait corroborer ta version si tu mettais la main sur les photos dont tu leur as parlé, celles qui sont censées prouver les abus sexuels sur

des enfants. Ces clichés avec la gamine retrouvée noyée dans l'étang de Tjörnin et sans doute d'autres mômes.

– Je sais, répondit Konrad, moi aussi j'aimerais bien les retrouver.

Il prit congé de son avocat et rangea son téléphone dans sa poche.

– Il y a un problème ? s'inquiéta Dora en voyant son air fatigué.

– Non, non, tout va bien.

Ils gardèrent le silence quelques instants.

– Leo a reçu un appel cette nuit-là, reprit-elle. Je m'en souviens très bien.

– Cette nuit-là ?

– Celle où Skafti a disparu. C'est moi qui ai décroché. C'était son oncle qui voulait lui parler. Je lui ai répondu que Leo dormait, mais Alfons a insisté pour que je le lui passe. Leo a pris le téléphone, puis il s'est habillé en vitesse et il est sorti.

– Retrouver Alfons ? Son oncle ?

– Il y a de grandes chances, oui.

– Tu sais pourquoi ?

– Non, je n'en ai aucune idée, répondit Dora. Leo... ne parlait jamais de ces choses-là. Ses relations avec sa famille étaient assez spéciales, je ne t'apprends rien. Je lui ai demandé ce qu'il avait de si urgent, il m'a dit de ne pas m'inquiéter, et l'affaire était close. Mais je me souviens de cette nuit-là parce que j'ai été vexée. Mon anniversaire tombait le lendemain et il l'a complètement oublié. Il veillait pourtant toujours à me le fêter, mais cette fois-là il ne l'a pas fait.